

Avant-propos

Le vieux, le père, avait là tous les siens, moins sa fille aînée, qui n'avait pu le suivre. Son gendre était près d'elle. Souvent ils étaient accoudés autour d'une table ou assis sur un banc, silencieux, graves, songeant tous ensemble, et sans se le dire, à ces deux absents¹.

Voilà ce qu'écrit Victor Hugo, exilé sur l'île de Guernesey, au début de *William Shakespeare*, qu'il publie en 1864 pour accompagner la sortie du dernier tome des œuvres complètes de Shakespeare traduites par son fils François Victor. Léopoldine, sa fille tant aimée, morte noyée avec son mari à l'âge de 19 ans, à tout jamais absente, est éternellement présente en lui, dans son cœur, dans ses pensées, dans ses écrits.

Quelques pages plus loin, on lit :

*Un matin de la fin de novembre, deux des habitants du lieu, le père et le plus jeune des fils, étaient assis dans la salle basse. Ils se taisaient, comme des naufragés qui pensent.
Dehors il pleuvait, le vent soufflait, la maison était comme assourdie par ce grondement extérieur. Tous deux songeaient, absorbés peut-être par cette coïncidence d'un commencement d'hiver et d'un commencement d'exil. Tout à coup le fils éleva la voix et interrogea le père :
— Que penses-tu de cet exil ?
— Qu'il sera long.
— Comment comptes-tu le remplir ?
Le père répondit :
— Je regarderai l'Océan.
Il y eut un silence. Le père reprit :
— Et toi ?
— Moi, dit le fils, je traduirai Shakespeare.*

Victor Hugo situe cette conversation à Marine-Terrace, sur l'île de Jersey, terre de son deuxième exil – après Bruxelles –, où il écrit la plus grande partie du vaste recueil poétique des *Contemplations*, publié en 1856. Il imagine ce dialogue et le met en scène comme il l'a fait avec *Les Contemplations*, inventant des dates, des lieux, des scènes pour construire un recueil qu'il compose en deux parties. La première, « Autrefois », dit l'insouciance de l'enfant qu'elle suit jusqu'aux premiers émois à l'âge de la maturité, tandis que la seconde, « Aujourd'hui », commence par le deuil et s'achève par des réflexions toujours plus métaphysiques et existentielles.

Il y a des hommes océans en effet.

Ces ondes, ce flux et ce reflux, ce va-et-vient terrible, ce bruit de tous les souffles, ces noirceurs et ces transparences, ces végétations propres au gouffre [...], ces enfers et ces paradis de l'immensité éternellement émue, cet infini, cet insondable, tout cela peut être dans un esprit, et alors cet esprit s'appelle génie, et vous avez Eschyle, vous avez Isaïe, vous avez Juvénal, vous avez Dante, vous avez Michel-Ange, vous avez Shakespeare, et c'est la même chose de regarder ces âmes ou de regarder l'Océan.

1. Pour cette citation et les suivantes, Victor Hugo, *William Shakespeare*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1864.

Victor Hugo est de ces hommes océans.

Durant tout le XIX^e siècle, il se fait l'avocat de la justice et de l'égalité entre les hommes. *Les Misérables* et *Notre-Dame de Paris* dénoncent l'injustice; *Le Dernier Jour d'un condamné* est un réquisitoire contre la peine de mort; *Châtiments*, une satire des excès du Second Empire. En tant que député et sénateur, il défend la liberté de la presse et la démocratie, il se bat pour l'instruction gratuite et obligatoire pour tous, il milite en faveur de l'abolition de l'esclavage, soutient les plus pauvres. Élu à l'Académie française en 1841, nommé pair de France en 1845, élu représentant du peuple sous la Seconde République, résistant à la tyrannie pendant le Second Empire, sénateur sous la Troisième République, il aura lutté toute sa vie, à la fois en homme et en écrivain. Après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte en 1851, Victor Hugo part en exil accompagné de quelques membres de sa famille ainsi que de quelques amis, dont Juliette Drouet, qui fut sa maîtresse pendant près de cinquante ans. Il ne reviendra en France qu'après la chute de Napoléon III, en 1870. Après sa mort survenue le 22 mai 1885, la Troisième République lui organise le 1^{er} juin des funérailles nationales pour rendre hommage à son immense œuvre littéraire et au rôle politique essentiel qu'il aura joué. Son cercueil, exposé sous l'Arc de triomphe, est transporté, suivi par plus d'un million de Français, jusqu'au Panthéon où il repose toujours.

L'immense drame de sa vie est la mort de sa fille aînée. Léopoldine meurt le 4 septembre 1843. Victor Hugo, en voyage, n'apprend l'accident qu'après l'enterrement. Il ne trouve la force de se rendre sur sa tombe que trois ans plus tard. Ce pèlerinage douloureux donne naissance à l'un de ses poèmes les plus poignants: «Demain, dès l'aube...», qui figure dans le quatrième livre des *Contemplations*, «*Pauca meæ*» («*Quelques mots à la mienne*»), lequel est entièrement consacré à l'être chéri. Si Victor Hugo a déjà écrit une cinquantaine de poèmes du recueil avant son exil, c'est entre 1853 et 1855, à Jersey, à l'époque où il s'adonne au spiritisme avec sa famille et ses proches, qu'il en reprend l'écriture: quelque cent nouveaux poèmes viennent compléter l'œuvre que le poète nomme «*Mémoires d'une âme*». De son exil de roc et de vent, il arrache ses vers au silence pour interroger l'absente:

*Et t'es-tu recouchée ainsi qu'un mâât qui sombre,
En disant: qu'est-ce donc? mon père ne vient pas²!*

Sur les cent soixante et un poèmes que contient le recueil, nous en avons sélectionné quatre-vingt-dix, privilégiant les thèmes qui exaltent l'amour, la nature, la vie, la mort, l'âme et l'au-delà. Nous avons écarté quelques longs poèmes historiques ou métaphysiques ainsi que les fresques sociales, et conservé la totalité du livre IV, «*Pauca meæ*», le cœur vibrant de l'œuvre.

Le poète ne craint pas les abîmes, il fixe les ténèbres, il s'extasie devant la vie. Son verbe ample et monumental est habité par le sensible, qu'il s'agisse de la fugacité d'un sourire ou d'un nuage, du frémissement d'une feuille, du scintillement d'une larme. Tandis que se déploie son œuvre, en cette seconde moitié du XIX^e siècle un autre langage qui l'intéresse commence à émerger: les images «en collaboration avec le soleil³». Nicéphore Niépce parvient à fixer pour la première fois, dès 1826-1827, à l'aide de procédés photographiques encore balbutiants, des fragments de réel, capturant la lumière elle-même, piégeant l'instant au moyen d'une alchimie encore hasardeuse. Dans les années 1840, au moment où Victor Hugo commence à assembler les vers de son grand œuvre, la photographie telle que nous la connaissons sort des limbes: Louis Jacques Mandé Daguerre – qui approfondit les premières découvertes de Niépce – et Hippolyte Bayard en France, William Henry Fox Talbot en Angleterre, entre autres, développent de nouvelles techniques et un nouveau regard sur la photographie.

Les daguerréotypes, les calotypes et les premiers tirages à l'albumine qui jalonnent cet ouvrage ont en commun une fragilité, un tremblement, un mystère. Ces images primitives, marquées par le passage du temps, souvent floues

ou tachées, font irrésistiblement penser aux réminiscences que Victor Hugo fait revivre dans ses vers. Elles dévoilent une certaine fascination pour les paysages grandioses – les ciels, les arbres, la mer... –, comme pour les détails, la douceur d'une ombre sur une joue ou la pliure d'un châle sur une épaule. Une attention amoureuse aux petites choses qui, par leur présence intime et infime, racontent tout. Ainsi des fleurs, des herbes, des étoiles, des ciels d'orage, des vagues écumantes, des pierres, des morts. Le poète s'agenouille devant cette vastitude du regard.

Associer *Les Contemplations* aux débuts de la photographie, c'est redonner aux poèmes leur épaisseur temporelle, les resituer dans un siècle où la science et la poésie n'étaient pas antagonistes mais complices, s'enrichissant l'une l'autre. Victor Hugo, qui a très tôt compris la puissance de la photographie, fait immortaliser par son fils Charles ou son ami Auguste Vacquerie sa silhouette, ses poses théâtrales, sa chevelure indomptable, sa cape noire flottant au vent des falaises. Il aura été le personnage le plus photographié de son époque.

Si les poèmes sont des images de mots, ces images sont les sœurs silencieuses des poèmes. Elles dialoguent, murmurent entre les vers, comme un rai de lumière bifferait une page. Entre ombre et lumière, apparition et disparition, poésie et photographie tissent une parenté souterraine. Chacune à sa manière fait œuvre de capture et de mémoire. « *Pauca meæ* » raconte les souvenirs joyeux ainsi que la douleur du deuil de Léopoldine dans des vers marqués par le vide qu'elle a laissé. C'est pourquoi nous avons choisi pour illustrer ce quatrième livre de ne faire apparaître aucune photographie comportant un personnage.

Trois ans de recherche nous ont permis d'inventorier les collections publiques et de nombreuses collections privées, en Europe et aux États-Unis, et de rassembler un corpus de plusieurs milliers de photographies. Cent trente-six œuvres, certaines inédites, réalisées par quatre-vingt-neuf photographes – chacun présenté dans une notice biographique dédiée –, sont reproduites dans ce livre qui constitue une somme inégalée sur l'histoire des débuts de la photographie.

Florence Naugrette, professeur de littérature française à Sorbonne Université, autrice d'une magnifique biographie de Juliette Drouet, nous révèle dans sa préface, « Comme un album », combien les poèmes des *Contemplations*, œuvre majeure du poète, sont un album de vie au cœur de son œuvre. Certains poèmes semblent des instants photographiés. À la fin du volume, elle analyse chacun des poèmes pour en décrire le style, le genre, la tonalité ou le contexte d'écriture, et stimule ainsi notre acuité à faire surgir les liens qui unissent poèmes et photographies.

Dans son introduction, « La photographie au XIX^e siècle, une histoire au pluriel », Hélène Orain Pascali, historienne de l'art, spécialiste de la photographie, en dresse un panorama, partant des premiers temps du procédé jusqu'aux pictorialistes ; elle définit également les enjeux des innovations techniques ainsi que l'évolution du statut de photographe, qu'il soit amateur, scientifique ou artiste.

Ainsi le lecteur est invité, au-delà des poèmes et des photographies, à contempler, à laisser son regard s'ouvrir plus grand que son œil, à entendre dans chaque mot, dans chaque image, ce battement secret qui relie ce qui est, ce qui fut et ce qui s'efface. Cet ouvrage n'est pas seulement un hommage à Victor Hugo et à la photographie à ses débuts, il est une méditation sur la puissance de l'art, qu'il soit poétique ou visuel, propre à défier l'oubli, à préserver l'éclat fugace de chaque instant.

Diane de Selliers

2. « À celle qui est restée en France », poème final des *Contemplations* ; voir p. 301.
3. Victor Hugo à Pierre Jules Hetzel, 2 juin 1853, et à Gustave Flaubert, 28 juin 1853. Voir Françoise Heilbrun et Danièle Molinari (dir.), *En collaboration avec le soleil. Victor Hugo. Photographies de l'exil*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1998.

Clementina Hawarden, *Study from Life*,
vers 1858-1861
Épreuve à l'albumine, 11,7 × 9,6 cm
VICTORIA & ALBERT MUSEUM, LONDRES

